

## L'histoire de la langue indo-européenne

Cette présentation est basée sur Laura Spinney, [Proto: How One Ancient Language Went Global](#). London : Bloomsbury, 2025, 352 p.

Contenu :

### [Introduction](#)

1. [Genèse : Lingua Obscura](#)
  2. [Le Printemps sacré : le Proto-Indo-Européen](#)
  3. [Le Premier parmi les égaux : l'Anatolien](#)
  4. [Au-delà de la chaîne de montagnes : le Tokharien](#)
  5. [L'aube de l'aventure : le Celte, le Germanique et l'Italique](#)
  6. [Le cheval errant : l'Indo-Iranien](#)
  7. [L'idylle nordique : le Baltique et le Slave](#)
  8. [Ils venaient de Wilusa, une région escarpée : l'Albanais, l'Arménien et le Grec](#)
- [Conclusion : Schibboleth](#)

Les locuteurs du proto-indo-européen étaient peut-être quelques douzaines au début, vivaient entre l'Europe et l'Asie, dans la région de la mer Noire. Ils vouaient un culte au Père céleste. Cela se passe vers l'an 3000 avant notre ère. En l'espace de mille ans, cette langue s'étendra de l'Inde jusqu'en Irlande. Environ 400 variations de cette langue existent encore aujourd'hui.

### Introduction

1. Survol sur l'apparition du langage

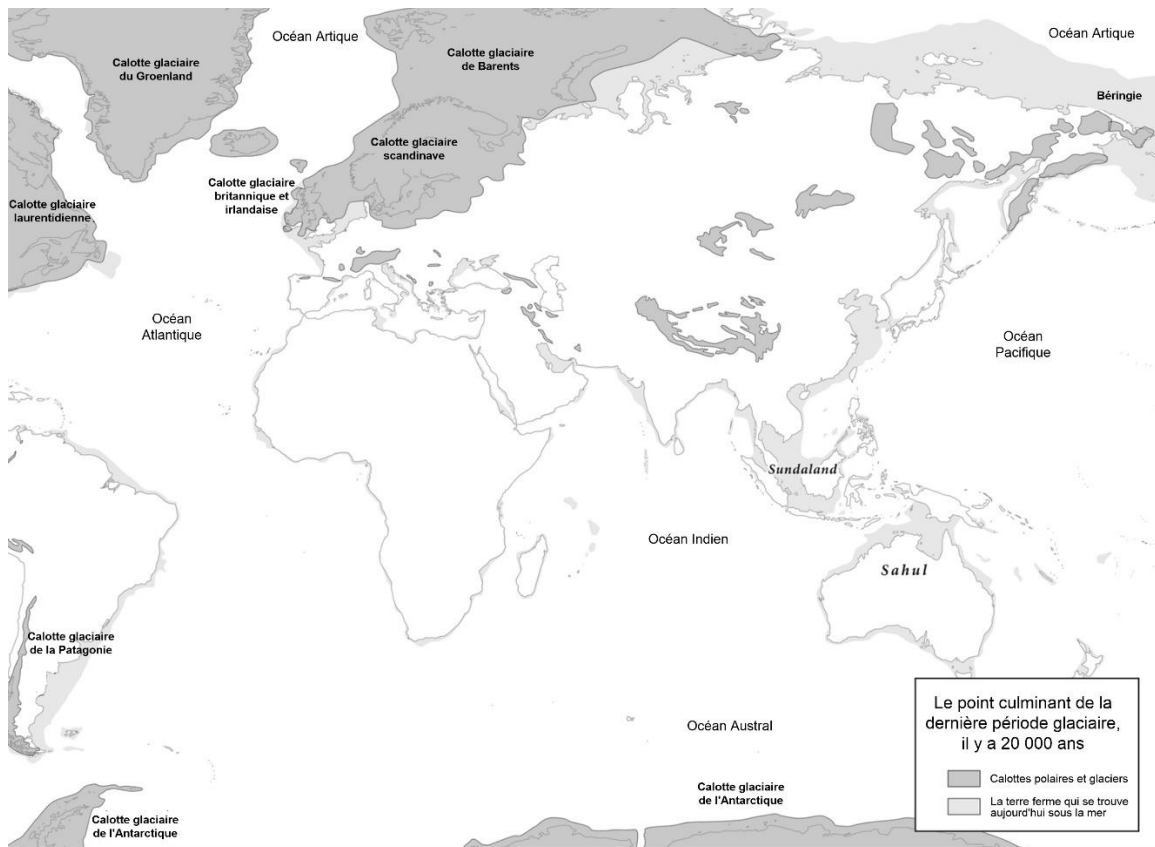
#### **De l'an 300000 à 60000 avant notre ère**

Quand apparaît l'homo sapiens vers l'an 300 000 avant notre ère, il a toutes les caractéristiques physiques pour produire tous les sons de nos langues modernes. Comment est apparu le langage qui permet de s'exprimer par phrase? Les experts ne s'entendent pas sur le sujet. Pour certains, les premiers homos sapiens possédaient dès le début la capacité cognitive d'associer des sons à des significations et de combiner des unités de sens — les mots — pour former des phrases. Pour d'autres, le langage n'a pas évolué à proprement parler. Il aurait été inventé dans les déserts du sud-est de l'Afrique il y a environ quatre-vingt mille ans, peut-être par un groupe d'enfants livrés à eux-mêmes, alors qu'ils jouaient. En fait, il a peut-être été inventé à plusieurs reprises, dans différentes régions d'Afrique.

Les premières langues humaines étaient parlées, gestuelles ou combinaient les deux modes. Elles nous paraîtraient sans doute très rudimentaires, dépourvues d'adjectifs ou d'un ordre des mots fixe, par exemple. Pourtant, même avec une syntaxe élémentaire, leurs locuteurs (ou ceux qui les pratiquaient par gestes) pouvaient transporter leurs interlocuteurs au-delà de l'ici et maintenant, au-delà de ce qui était accessible à leurs sens. La capacité d'évoquer des hypothèses est l'une des conditions fondamentales du langage. Dès lors, il n'est pas déraisonnable de supposer que les premiers locuteurs savaient déjà raconter des histoires.

Nos ancêtres étaient des chasseurs-cueilleurs qui se déplaçaient en petits groupes et choisissaient leurs partenaires en dehors de leur propre groupe. Cette pratique introduisait de nouvelles langues au sein de la communauté, si bien que les enfants grandissaient en entendant plusieurs d'entre elles. En sélectionnant inconsciemment les caractéristiques les plus utiles de chacun, ils ont perfectionné l'outil. À l'époque où les humains ont quitté l'Afrique, il y a soixante mille ans, ils communiquaient probablement surtout par la parole et étaient capables d'un niveau d'expression plus élaboré.

#### **De l'an 60000 à l'an 3000 avant notre ère**



Il y a soixante mille ans, le monde était froid. Il allait le devenir davantage. Des glaciers finirent par recouvrir une grande partie de l'extrémité occidentale de l'Eurasie ; là où la glace s'arrêtait, commençait la toundra, dépourvue d'arbres. Les humains suivirent leurs proies vers des refuges au climat plus clément. L'art de raconter des histoires — d'évoquer d'autres mondes — devint peut-être une compétence de survie. Les glaciers commencèrent à reculer il y a environ quatorze mille ans, et les survivants se dispersèrent à nouveau. En l'espace de quelques millénaires, dans le croissant de terres fertiles englobant l'Euphrate, le Tigre et le cours inférieur du Nil, leurs descendants commencèrent à consacrer plus d'énergie à l'élevage et à la culture qu'à la chasse. Un monde alimentaire entièrement nouveau s'ouvrit à eux.

À la veille de cette révolution agricole, la population humaine était estimée à dix millions d'individus. On parlait peut-être dix mille langues, chacune comptant un millier, voire deux mille locuteurs tout au plus. Grâce aux nouvelles sources d'énergie libérées par l'agriculture, les communautés se développèrent, et leurs langues avec elles. Des dialectes apparurent et, avec le temps, certains devinrent des langues à part entière. Des familles de langues surgirent telles des supernovas. Cette période — le Néolithique, ou âge de la pierre polie — fut notre âge d'or linguistique : le moment de l'histoire humaine où l'on parlait le plus grand nombre de langues. À leur apogée, il y en avait peut-être quinze mille.

Les langues se modèlent donc en fonction du paysage habitable. Lorsque le climat changeait, les populations se déplaçaient ou s'adaptaient par d'autres moyens, et leur langue, toujours malléable, reflétait cette réponse. À mesure que les agriculteurs bantous progressaient vers le sud depuis l'Afrique centrale, il y a environ cinq mille ans, leurs langues ont intégré les clics des populations bochimanes qu'ils rencontraient. Lorsque l'Alaska est devenu plus propice à l'agriculture, des mots aléoutes désignant autrefois « lancer une ligne de pêche » et « distribuer le produit de la pêche » en sont venus à signifier « planter » et « semer ». L'adaptabilité humaine a toutefois ses limites. Les colons norrois du Groenland ont disparu au 15<sup>e</sup> siècle, emportant leur langue avec eux ; le refroidissement du climat les avait probablement poussés au-delà de ces limites.

### De l'an 3000 avant notre ère à aujourd'hui

Après avoir atteint son apogée au Néolithique, la diversité linguistique humaine a entamé un long et lent déclin. Ce recul a débuté avec la formation des premiers États, il y a cinq mille ans, à commencer par Sumer en Mésopotamie (l'actuel Irak). Les langues choisies par ces États pour leur administration se sont développées ; en l'espace d'un millénaire, les premières langues comptant un million de locuteurs ont vu le jour. Certaines ont continué à s'étendre au détriment de langues plus modestes. De nombreuses langues se sont éteintes, mais rarement sans laisser de traces, car les langues survivantes avaient puisé en elles des innovations utiles.

Aujourd'hui, huit milliards d'êtres humains parlent environ sept mille langues. Ces langues se répartissent en quelque cent quarante familles, mais la plupart d'entre nous parlent des langues appartenant à cinq d'entre elles seulement :

- i. indo-européenne,
- ii. sino-tibétaine,
- iii. nigéro-congolaise,
- iv. afro-asiatique et
- v. austronésienne.

Parmi ces cinq familles, deux géants se distinguent : la famille indo-européenne, dont le représentant majeur est l'anglais, et la famille sino-tibétaine, qui inclut le chinois mandarin. Le mandarin compte plus de locuteurs natifs que l'anglais, mais la famille indo-européenne en compte davantage que la famille sino-tibétaine. Si l'on inclut les locuteurs pour qui ces langues sont une deuxième langue (ou une langue apprise ultérieurement), la famille indo-européenne est de loin la plus vaste que le monde ait jamais connue. Ce constat reste vrai si l'on considère l'étendue géographique : près d'une personne sur deux sur Terre parle une langue indo-européenne.

## 2. Comment retrouver l'origine d'une langue?

La question sur l'archéologie d'une langue est légitime, car les langues indo-européennes ont été parlées pendant des millénaires avant l'invention de l'écriture vers l'an 3000 avant notre ère : comment savoir ce qui se parlait avant l'apparition de l'écriture? Tout comme en biologie les espèces remontent aux premiers organismes vivants, ainsi les langues que nous parlons aujourd'hui sont des fossiles vivants de ce qui remonte très loin dans le temps.

Hérodote est l'un des premiers qui ait compris que les langues pouvaient être à la fois distinctes et apparentées. Mais le premier qui semble avoir appliqué ce principe est Dante Alighieri. C'est lui qui, à lui seul, précipita le déclin du latin en rédigeant l'une des œuvres majeures de la littérature européenne médiévale en langue vernaculaire italienne (c'est-à-dire dans la langue quotidienne de ses compatriotes). L'impact de *La Divine Comédie* fut tel que, pendant au moins deux siècles, le dialecte toscan de Dante devint la langue littéraire de référence en Europe occidentale.

Au tournant du 14<sup>e</sup> siècle, alors que le latin était déjà confiné aux lieux de savoir, Dante observa le paysage linguistique de l'Europe. Classant les langues selon le mot qu'elles utilisaient pour dire « oui », il distingua les langues germaniques (ou langues du « jo ») des langues romanes parlées au sud et à l'ouest de celles-ci. Il subdivisa ensuite les langues romanes en trois groupes : la langue d'oc (oc = « oui ») et la langue d'oïl (oïl = « oui »), séparées par la Loire, et les langues du « si » parlées en Italie et dans la péninsule Ibérique. Il avançait alors l'idée que l'oc, l'oïl et le si descendaient tous du latin.

Le raisonnement de Dante reposait sur le fait qu'elles partageaient de nombreux mots, notamment ceux désignant Dieu, l'amour, le ciel, la mer et la terre.

| Latin  | Français | Langue d'Oc | Italien | Espagnol |
|--------|----------|-------------|---------|----------|
| deus   | dieu     | dieu        | dio     | dios     |
| amare  | amour    | amor        | amore   | amar     |
| caelum | ciel     | cèl         | cielo   | cielo    |
| mare   | mer      | mar         | mare    | mar      |
| terra  | terre    | tèrra       | terra   | tierra   |

Dante soutenait que les différences entre ces langues résultaient d'une évolution graduelle. Cette idée fit scandale, car les Européens du Moyen Âge avaient une tout autre explication quant aux langues qu'ils parlaient : car pour eux, en se basant sur la Bible, à l'origine tout le monde parlait Hébreu, mais c'est Dieu qui introduisit la confusion des langues pour punir l'humanité qui s'est montré arrogant en voulant construire une tour qui allait rejoindre le ciel à Babel, quelque temps après le déluge et l'arche de Noé.

Mais, peu à peu, l'idée selon laquelle il existait des familles de langues italiques, germaniques et celtiques fut admise. Au début du 18<sup>e</sup> siècle, un autre polyglotte, Gottfried Wilhelm Leibniz, soutint que celles-ci partageaient, à leur tour, un ancêtre commun. En 1786, Sir William Jones — juge et polyglotte britannique basé à Calcutta, surnommé « Oriental Jones » — affirmait que le sanskrit, le latin et le grec étaient « issus d'une source commune qui, peut-être, n'existe plus ». Il ajoutait que les langues germaniques, celtiques et iraniennes pourraient également provenir de cette même source. Les gens s'émerveillèrent en contemplant des paires de mots latin-sanskrit telles que *domus-dam* (maison ou foyer), *deus-deva* (dieu), *mater-mata* (mère), *pater-pita* (père), *septem-sapta* (sept) et *rex-rajā* (roi). Ou encore en comparant les trois premiers nombres en allemand (*eins-zwei-drei*), en grec (*heis-duo-treis*) et en sanskrit (*ekas-dvau-trayas*). Les études sanskrites connurent un essor fulgurant en Occident.

Les historiens en linguistique finirent par distinguer douze branches principales au sein de la famille des langues indo-européennes : l'anatolien, le tokharien, le grec, l'arménien, l'albanais, l'italique, le celtique, le germanique, le slave, le baltique, l'indien et l'iranien.

L'arbre généalogique du langage indo-européen



devienne incompréhensible pour ses locuteurs d'origine. Les anglophones modernes peuvent comprendre le moyen anglais de Shakespeare, qui écrivait au 16<sup>e</sup> siècle, mais pas le vieil anglais de Beowulf, composé neuf cents ans plus tôt.

Bien que cela puisse paraître ainsi, la domination indo-européenne sur l'Europe n'a jamais été totale. Le finnois, l'estonien et le hongrois appartiennent à la famille des langues uraliennes, tandis que le basque subsiste comme une perle rare d'anachronisme : un îlot unique dans un océan indo-européen.

Logiquement, L'ancêtre commun à toutes les langues indo-européennes descend d'un ancêtre partagé avec d'autres familles linguistiques, et l'on peut remonter indéfiniment jusqu'aux toutes premières langues parlées par l'homme. Cependant, plus on remonte dans le temps, plus il devient difficile de déterminer si les langues se ressemblent par ascendance commune ou pour d'autres raisons – par exemple, des emprunts réciproques – et au-delà de dix mille ans environ, il devient impossible de démêler ces effets. Ainsi, bien que l'existence de « super-familles » linguistiques soit incontestable (l'une d'elles, regroupant les langues indo-européennes et uraliennes, a été proposée), leur étude reste marginale. La plupart des chercheurs se concentrent sur des questions plus accessibles.

Logiquement, l'ancêtre commun à toutes les langues indo-européennes descend d'un ancêtre partagé avec d'autres familles linguistiques, et l'on peut remonter indéfiniment jusqu'aux toutes premières langues parlées par l'homme. Cependant, plus on remonte dans le temps, plus il devient difficile de déterminer si les langues se ressemblent par ascendance commune ou pour d'autres raisons – par exemple, des emprunts réciproques – et au-delà de dix mille ans environ, il devient impossible de démêler ces effets.

À peine le lien entre les langues indiennes et européennes avait-il été démontré que l'on commença à se demander où leur ancêtre commun avait été parlé. Localiser le foyer originel des Indo-Européens est devenu, depuis deux cent cinquante ans, le Graal de nombreux intellectuels. Aux débuts de ces recherches, des amalgames dangereux furent opérés entre l'idée que la langue mère (ou proto-langue) indo-européenne était parlée en un lieu unique et celle qu'elle était le fait d'un peuple unique appartenant à une culture unique. Des archéologues européens du 19<sup>e</sup> siècle, aux penchants nationalistes, s'emparèrent du terme « aryen » — nom par lequel les anciens Indiens et Iraniens se désignaient eux-mêmes pour situer ce supposé peuple originel bien plus près de chez eux. Les nazis poussèrent ce fantasme jusqu'à une extrémité aussi absurde que sinistre, affirmant que les premiers locuteurs de l'indo-européen avaient les yeux bleus et les cheveux blonds, fabriquaient des poteries d'un style uniforme et vivaient dans le nord de l'Allemagne. Bien que la plupart des chercheurs modernes admettent l'existence d'une proto-langue indo-européenne parlée par des populations réelles dans un lieu réel, ils ne supposent pas pour autant que ces populations étaient ethniquement ou culturellement homogènes.

La plupart des linguistes croient fermement que l'on peut parler de la « naissance » des langues indo-européennes et, par conséquent, de leur « berceau ». Et c'est qu'ils se sont mis à la tâche de trouver ce berceau, et c'est ainsi que l'on peut dire que la famille des langues indo-européennes a été celle qui a été la plus étudiée et les compétences ainsi acquises a pu servir à d'autres familles linguistiques.

### 3. Les méthodes des historiens de la linguistique

Comment étudier une langue morte depuis des millénaires et jamais écrite ? La réponse courte : avec humilité. La réponse longue : grâce à la linguistique historique, l'archéologie et la génétique. La linguistique historique explore l'histoire que les langues portent en elles; l'archéologie retrace les idées et les connaissances, qui constituent les éléments constitutifs de la culture; la génétique retrace les traces des populations. Et les trois sont liées.

Bien qu'il n'existe pas de correspondance biunivoque entre langue, culture et gènes, des liens unissent ces trois éléments, de sorte que chacun peut fournir des informations sur les deux autres. Les langues reflètent généralement les cultures auxquelles elles sont associées, car les locuteurs ont tendance à disposer d'un vocabulaire plus riche pour désigner ce qui leur importe. Lorsque les populations se déplacent, elles emportent avec elles leur culture et leur langue — du moins pour un temps. La migration est considérée comme un moteur majeur, voire principal, de l'évolution linguistique, car elle crée une rupture entre les dialectes tout en les mettant en contact avec d'autres langues. En suivant les migrations, l'évolution culturelle et celle des langues, puis en croisant ces données, il devient possible de démêler les histoires humaines sous-jacentes à ces liens. On peut ainsi reconstituer le passé linguistique de l'humanité, et même faire revivre des langues disparues depuis longtemps.

#### a. La linguistique historique et les lois phonétiques

Au 19<sup>e</sup> siècle, la linguistique historique s'est dotée de fondements plus scientifiques. Les linguistes ont comparé de manière systématique la formation des mots et des phrases au sein de ces différentes langues. Ils ont mis en évidence des lois permettant de prédire l'évolution d'un son d'une branche de la famille indo-européenne à une autre : comment, par exemple, un « p » latin se transformait régulièrement en « f » en anglais (comme *pater* devenu *father*), ou un « qu » en « wh » (comme *quod* devenu *what*).

Les lois phonétiques fonctionnent parce que les sons de la parole évoluent avec le temps, alors même que l'appareil phonatoire humain ne permet pas une variété infinie de combinaisons sonores. Les directions dans lesquelles les sons individuels peuvent évoluer sont limitées et, lorsqu'un son change, il a tendance à entraîner ses voisins dans son sillage. Guidés par ces lois, qui restreignent les modalités selon lesquelles des langues issues d'un ancêtre commun peuvent diverger, les linguistes ont pu commencer à identifier des traits hérités communs à des langues apparentées, même si leur sonorité différait considérablement d'une langue à l'autre. Ils ont également pu distinguer les traits hérités des traits empruntés (les emprunts linguistiques). Ces derniers peuvent d'ailleurs s'avérer très instructifs en eux-mêmes, agissant

comme des marqueurs des contacts entre les langues. C'est en partie grâce aux emprunts que les historiens de la linguistique ont pu reconstituer l'exode millénaire du peuple rom depuis l'Inde. La langue romani descend du sanskrit — ce dont témoignent les évolutions phonétiques distinguant les deux langues —, mais elle a aussi intégré de nombreux emprunts au cours de sa longue migration vers l'ouest. Parmi les termes assimilés en Perse figurent ceux désignant le « miel », la « poire » et l'« âne ». Toutefois, les Roms avaient sans doute déjà quitté la Perse lorsque les musulmans la conquièrent au 7<sup>e</sup> siècle de notre ère, car le romani commun ne contient aucun emprunt à l'arabe.

En même temps, les linguistes ont dû apprendre à ne pas se laisser abuser par des mots qui se ressemblent par pur hasard, ou parce qu'il s'agit des premiers mots prononcés par les bébés (« maman » est universel), ou encore parce qu'ils sont d'origine onomatopéique. Le mot barbare constitue un exemple d'onomatopée ; il partage une racine avec le sanskrit *barbaras* et le grec ancien *barbaros*. Précisons que le mot sanskrit, tout comme son équivalent grec, désigne une personne qui bégaye ou qui parle une langue étrangère. Ces deux termes ont probablement été inspirés par le son perçu lorsqu'on entendait un flux de paroles inintelligible : *bar-bar*, *blah-blah* ou *rhubarbe*. Or, c'est le son *blah-blah* que l'on entendait lorsque des étrangers prenaient la parole. Le mot hébreu ancien *balal*, signifiant « babil » ou « baragouin », véhicule la même idée de *blah-blah* que le mot français, alors même que l'hébreu appartient à la famille des langues afro-asiatiques (branche sémitique). Il aurait été erroné d'en conclure que l'hébreu et le français partageaient un ancêtre commun.

Dans cette tâche herculéenne de reconstituer le proto-indo-européen, les linguistes sont conscients du caractère hautement hypothétique de leurs conclusions. Ainsi, on pense que le terme proto-indo-européen *klewos* signifiait « réputation », ou peut-être quelque chose de plus proche de « ce qui est entendu » (ce que chantent les poètes). Ce mot a été reconstitué à partir de ses descendants — notamment le grec *kleos*, le vieux-slave *slava* et le sanskrit *shrava* — grâce à l'application des lois phonétiques. Ce n'était pas une science exacte. Plus une famille comptait de branches présentant des traits jugés héréditaires, plus l'hypothèse de l'ancienneté de ces traits se trouvait renforcée ; toutefois, les avis divergeaient quant au nombre de branches nécessaire pour établir cette preuve, ce qui donnait lieu à de nombreuses controverses. Le mot anglais *focus*, désignant le point sur lequel se porte l'attention, est issu d'un terme latin signifiant « foyer ». À l'origine, le mot *merry* (joyeux) signifiait « bref » ; mais à un moment donné — probablement parce que les leçons ou les cérémonies religieuses de brève durée étaient sources de joie —, un glissement sémantique s'est produit. Les mots peuvent aussi cumuler les emplois, endossant une seconde fonction à mesure que naissent de nouveaux concepts nécessitant une désignation. Le mot anglais *mouse* (issu du latin *mus*) peut désigner un petit rongeur ou le périphérique servant à déplacer le curseur sur un écran d'ordinateur.

Il est extrêmement rare que les linguistes voient leurs hypothèses confirmées, mais cela arrive parfois. Le linguiste suisse Ferdinand de Saussure a postulé l'existence d'une consonne disparue, appelée « laryngale », pour expliquer l'évolution de mots qui l'avaient autrefois contenue ; or, une tablette hittite découverte plus tard a révélé la présence de ce son, transcrit par un symbole spécifique.

b. L'apport des récits historiques

Les récits historiques sont précieux. Les chroniqueurs romains rapportent, par exemple, que lorsque le futur empereur Hadrien s'adressa au Sénat vers l'an 100 de notre ère, les sénateurs se moquèrent de son accent espagnol (il était né dans l'actuelle province espagnole de Séville). La fragmentation du latin était en cours, mais Hadrien parlait encore un latin reconnaissable plutôt qu'une forme primitive d'espagnol. Au moment où deux des petits-fils de Charlemagne scellèrent un pacte militaire au 9<sup>e</sup> siècle de notre ère, les langues romanes s'étaient déjà séparées du latin. Nous le savons car les deux frères, dont l'un parlait une langue romane et l'autre l'allemand, prêtèrent serment dans la langue de l'autre pour leurs partisans. Louis, le germanophone, aurait pu se débrouiller en latin sans notes, mais les langues romanes représentaient un défi plus complexe pour lui, et compte tenu de l'importance d'éviter un malentendu, il eut besoin d'un aide-mémoire. Ce document, connu sous le nom de Serments de Strasbourg (le 14 février 842), est le plus ancien texte conservé en français, et même dans toutes les langues romanes.

| Texte roman de Louis                                                      | Traduction en français moderne                                               |
|---------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------|
| Pro Deo amur et pro christian poblo<br>et nostro commun salvament,        | Pour l'amour de Dieu et pour le<br>peuple chrétien et notre salut<br>commun, |
| d'ist di en avant, in quant Deus<br>savir et podir me dunat,              | à partir d'aujourd'hui, autant que<br>Dieu me donnera savoir et pouvoir,     |
| si salvarai eo cist meon fradre Karlo<br>et in aiudha et in cadhuna cosa, | je secourrai ce mien frère Charles<br>par mon aide et en toute chose,        |
| si cum om per dreit son fradra<br>salvar dift,                            | comme on doit secourir son frère,                                            |
| in o quid il mi altresí fazet,                                            | selon l'équité, à condition qu'il fasse<br>de même pour moi,                 |
| et ab Ludher nul plaid nunquam<br>prindrai,                               | et je ne tiendrai jamais avec<br>Lothaire aucun plaid                        |
| qui meon vol cist meon fradre Karle<br>in damno sit                       | qui, de ma volonté, puisse être<br>dommageable à mon frère Charles.          |

Pour la langue romane, nous avons aussi à la même époque le témoignage de La Séquence (ou Cantilène) de sainte Eulalie, le plus vieux texte poétique qui raconte l'histoire d'une jeune fille martyre et composée à l'abbaye de Saint-Amand près de Valenciennes, en Picardie, vers 881.

| Texte en roman                                 | Traduction en français moderne                                |
|------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------|
| Buona pulcella fut Eulalia.                    | Une bonne jeune-fille était Eulalie.                          |
| Bel auret corps bellezour anima.               | Belle de corps, elle était encore plus belle d'âme.           |
| Voldrent la ueintre li d[ō] inimi.             | Les ennemis de Dieu voulurent la vaincre,                     |
| Voldrent la faire diaule servir                | Ils voulurent la faire servir le Diable.                      |
| Elle nont eskoltet les mals conselliers.       | Mais elle, elle n'écoute pas les mauvais conseillers :        |
| Quelle d[ō] raneiet chi maent sus en ciel.     | Qui veulent qu'elle renie Dieu qui demeure au ciel !          |
| Ne por or ned argent ne paramenz.              | Ni pour de l'or, ni pour de l'argent ni pour des parures,     |
| Por manatce regiel ne preiement,               | Pour les menaces du roi, ni ses prières :                     |
| Niule cose non la pouret omq[ue] pleier.       | Rien ne put jamais faire plier                                |
| La polle sempre n[on] amast lo d[ō] menestier. | Cette fille à ce qu'elle n'aimât toujours le service de Dieu. |
| E por[ ]o fut p[re]sentede maximien.           | Pour cette raison elle fut présentée à Maximien,              |
| Chi rex eret a cels dis soure pagiens.         | Qui était en ces jours le roi des païens.                     |
| Il[ ]li enortet dont lei nonq[ue] chielt.      | Il l'exhorte, ce dont peu ne lui chaut,                       |
| Qued elle fuiet lo nom xr[istu]ien.            | À ce qu'elle rejette le nom de chrétienne.                    |
| Ellent adunet lo suon element                  | Alors elle rassemble toute sa détermination                   |
| Melz sostendriet les empedementz.              | Elle préférerait subir les chaînes                            |
| Quelle p[er]desse sa uirginitet.               | Plutôt que de perdre sa virginité.                            |
| Por[ ]os suret morte a grand honestet.         | C'est pourquoi elle mourut en grande bravoure.                |
| Enz enl fou la getterent com arde tost.        | Ils la jetèrent dans le feu afin qu'elle brûlât vite :        |
| Elle colpes n[on] auret por[ ]o nos coist.     | Comme elle était sans péché, elle ne se consuma pas.          |
| A[ ]czo nos uoldret concreidre li rex pagiens. | Mais à cela, le roi païen ne voulut pas se rendre :           |
| Ad une spede li roueret tolir lo chief.        | Il ordonna que d'une épée, on lui tranchât la tête,           |
| La domnizelle celle kose n[on] contredist.     | La demoiselle ne s'y opposa en rien,                          |
| Volt lo seule lazsier si ruouet krist.         | Toute prête à quitter le monde à la demande du Christ.        |
| In figure de colomb uolat a ciel.              | C'est sous la forme d'une colombe qu'elle s'envola au ciel.   |
| Tuit oram que por[ ]nos degnet preier.         | Tous supplions qu'elle daigne prier pour nous                 |
| Qued auuisset de nos Xr[istu]s mercit          | Afin que Jésus Christ nous ait en pitié                       |
| Post la mort & a[ ]lui nos laist uenir.        | Après la mort et qu'à lui il nous laisse venir,               |
| Par souue clementia.                           | Par sa clémence.                                              |

Le texte serait écrit en une forme de « proto-picard ». Le mot diaule (diable) serait picard et wallon, la graphie contenant de nombreuses marques de prononciation picarde comme cose et kose car seul le picard et le normand ont aujourd'hui gardé cette prononciation, les autres langues d'oïl comme le francien et le wallon auraient donné « chose ». Il utilise les articles (li inimi : « les ennemis », lo nom : « le nom », enl : agglutination pour « en lo », la domnizelle : « la demoiselle », etc.), inconnus du latin, montre que certaines voyelles finales du latin sont maintenant caduques (utilisation de e ou a pour rendre [ə] : pulcella : « pucelle (jeune fille) », cose : « chose », arde : « arde (brûle) », etc.) et que certaines voyelles ont

diphthongué (latin *bona* > roman *buona* : « bonne », latin *toti* > roman *tuit*, etc.). C'est aussi dans ce texte qu'est attesté le premier conditionnel de l'histoire de la langue française (sostendriet : « soutiendrait »), mode inconnu du latin, formé à partir du thème morphologique du futur (un infinitif, en fait) et des désinences d'imparfait.

On estime que le Rig-Véda, le plus ancien texte indien d'une certaine ampleur, a été rédigé vers 1400 av. notre ère. Les plus anciens textes grecs datent de la même époque environ. Il existe des inscriptions indo-européennes plus anciennes — graffiti, épitaphes et autres courtes séquences de mots — et les plus anciennes de toutes sont hittites ; elles remontent aux environs de 2000 av. notre ère.

#### c. L'apport de l'archéologie et de la génétique

Ce sont les découvertes d'inscriptions et de textes réalisées par les archéologues des 19<sup>e</sup> et début du 20<sup>e</sup> siècles qui ont permis aux linguistes de déchiffrer divers systèmes d'écriture, puis d'étudier méthodiquement les langues qu'ils transcrivaient. Mais la discipline allait bien au-delà de ces seules contributions. Par exemple, le tartre prélevé sur les dents de bergers ayant vécu il y a des millénaires contenait des particules de charbon de bois issues de la fumée qu'ils avaient respirée. L'analyse de ces particules a permis d'identifier les essences d'arbres qu'ils avaient brûlées.

Le rapport isotopique dans les os et les dents renseigne non seulement sur l'alimentation d'un individu, mais aussi sur le fait de savoir s'il a grandi au même endroit que ses parents ou s'il était enfant d'immigrés, et s'il a connu des périodes de famine. L'examen des os permet de déterminer si ces personnes marchaient beaucoup, portaient de lourdes charges ou montaient à cheval. Ces outils puissants avaient commencé à fournir des indices sur les migrations des populations anciennes bien avant que les généticiens ne puissent retracer les déplacements de ces migrants eux-mêmes.

Un coquillage ayant servi de bracelet peut désormais être retracé, le long d'une chaîne d'échanges, jusqu'à la plage où il a été ramassé. Un lingot de cuivre récupéré dans une épave peut être relié à la mine spécifique — située à l'autre bout du continent — d'où le minerai a été extrait. La fonte de ce minerai a pu laisser un dépôt de poussière de plomb au cœur d'une tourbière. Un scientifique peut effectuer un carottage dans la tourbe, détecter ce dépôt et en déduire l'ampleur de l'opération de fonte.

La tourbe s'accumulant très lentement, elle agit comme une empreinte du passé. Il en va de même pour les débris organiques qui se déposent au fond des lacs. Le pollen reste piégé dans ces deux milieux ; en mesurant la concentration et les espèces de pollen dans les différentes strates, on peut reconstituer la chronologie des changements climatiques préhistoriques, une sorte de film en accéléré montrant la montée et la baisse du niveau de la mer, ainsi que l'avancée et le recul des forêts. On peut alors se demander comment l'histoire des sociétés humaines s'inscrit dans ce contexte. La datation au radiocarbone, dans sa forme la plus précise, permet de déterminer l'âge de matières organiques — notamment des ossements — à l'échelle d'une génération humaine.

C'est il y a une vingtaine d'années que les généticiens ont appris pour la première fois à extraire de l'ADN de restes humains très anciens. Toutefois, cette méthode n'est fiable que sur une dizaine de générations environ, car les apports génétiques plus récents finissent par diluer les plus anciens. Une avancée majeure a eu lieu au début des années 2000, lorsque des généticiens ont réussi à identifier le profil distinctif de l'ADN ancien — ainsi que les modifications qu'il avait accumulées au fil du temps — et à mettre au point des techniques pour le distinguer de l'ADN moderne. Conjugée à la montée en puissance du séquençage, qui a considérablement réduit le coût et le temps nécessaires à la lecture d'un génome, la capacité d'extraire, de trier et de décrypter l'ADN ancien a révolutionné l'étude du passé non écrit.

La masse de détails que les généticiens ont déjà apportée au portrait de l'Eurasie préhistorique est stupéfiante. En traçant des types d'ADN spécifiques transmis soit par la lignée masculine (chromosome Y), soit par la lignée féminine (ADN mitochondrial), ils peuvent distinguer les déplacements des hommes de ceux des femmes et cartographier les réseaux d'union. Ils ont mis en évidence des interdits concernant les mariages entre classes sociales différentes au sein des élites, ainsi que des phénomènes de ségrégation entre groupes ethniques. Ils ont décelé des traces génétiques témoignant de pratiques telles que le placement d'enfants dans d'autres familles, la compassion envers les personnes handicapées, les sacrifices humains, les génocides et les épidémies de peste. Ils ont déterminé l'ampleur et, dans certains cas, la rapidité de migrations que les archéologues n'avaient pu observer que sous forme d'instantanés figés. Surtout, ils ont confirmé, au-delà de tout doute raisonnable, le rôle immense joué par les migrations dans l'histoire de l'humanité et de ses langues.

Il est désormais possible de procéder par triangulation — une méthode inédite au cours des deux siècles (et plus) d'existence de cette discipline — pour décrire les événements ayant transformé des langues anciennes en langues modernes. D'autres disciplines ont également apporté leur contribution. Les spécialistes de la mythologie reconstituent les récits des peuples anciens en appliquant la méthode comparative aux éléments constitutifs des mythes ; ils offrent ainsi un aperçu de la manière dont ces peuples concevaient le monde. Les ethnographes mettent en lumière des parallèles possibles entre sociétés modernes et anciennes. Ils nous apprennent, par exemple, que les sociétés pastorales sont généralement plus violentes que les sociétés agricoles, car leur richesse est mobile et donc plus exposée au vol. Les biologistes informaticiens suivent l'évolution des microbes qui ont coévolué avec nous, qu'il s'agisse de ceux qui facilitent notre digestion ou de ceux qui nous rendent malades. Ils donnent une voix aux maladies infectieuses. Les microbes, eux aussi, ont joué un rôle dans le façonnement des langues que nous parlons.

#### 4. Le mystère demeure...

L'origine de la famille des langues indo-européennes constitue l'un des grands problèmes non résolus de l'histoire intellectuelle. Car, si les migrations ont effectivement suscité des évolutions linguistiques, elles n'expliquent pas tout. Les Scythes ont chevauché jusqu'en Ukraine et en Inde, sans pour autant y laisser leur langue. Les Romains ont atteint la Grande-Bretagne, mais le latin est resté (pour l'essentiel) en France. Quant à ceux qui ont introduit le celte en Irlande, ils n'ont guère provoqué de bouleversement dans le patrimoine génétique irlandais. Les raisons pour lesquelles les populations changent de langue, ou s'y refusent, sont et ont toujours été complexes.

## 5. Introduction aux huit chapitres suivants

Le chapitre 1 sera consacrée à la mer Noire et la région qui l'entoure, au lendemain de la fonte des glaces. C'est dans ce monde qu'a vu le jour, pour la première fois, l'ancêtre de toutes les langues indo-européennes. Si nous ignorons presque tout de cet ancêtre, nous connaissons bien le monde qui l'a vu naître — un monde où cette langue ne jouait qu'un rôle modeste au sein d'un paysage linguistique foisonnant. Le chapitre 2 décrit comment cette langue, d'abord insignifiante, a acquis une importance capitale, voire extraordinaire ; comment, sous une forme ultérieure, elle s'est propagée grâce à des nomades de l'âge du bronze ignorant les frontières. Cette forme ultérieure — le proto-indo-européen — allait donner naissance à toutes les langues indo-européennes parlées aujourd'hui. Le troisième chapitre aborde la question complexe de l'anatolien, considéré — ou non — comme la fille aînée du proto-indo-européen. Nous suivrons ensuite le parcours des langues indo-européennes à travers l'Ancien Monde, de la préhistoire à l'époque contemporaine, en retraçant leurs principales ramifications. Le chapitre 4 retrace l'histoire du tokharien, tandis que le chapitre 5 traite des langues d'Europe occidentale et centrale : italiques, celtiques et germaniques. Le chapitre 6 décrit l'expansion vers l'est à l'origine de la branche indo-iranienne, et le chapitre 7 se penche sur les langues baltes et slaves qui, fait remarquable, pourraient avoir pris part à cette même expansion. Le chapitre 8 est consacré aux histoires singulières, bien qu'interconnectées, de l'arménien, de l'albanais et du grec.

### Note sur l'Écriture

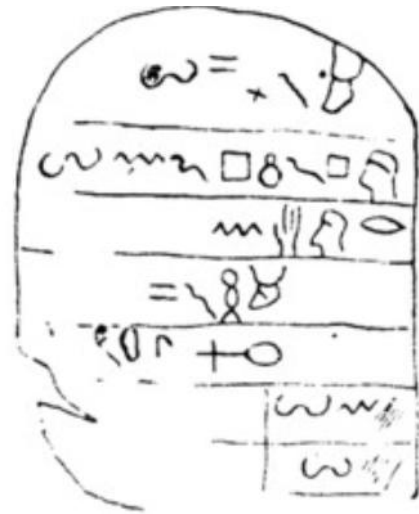
Fig. : Tablette de Kish, plus ancien témoignage d'écriture vers 3500 av. notre ère

Tout comme le langage, l'écriture a été inventée indépendamment à plusieurs reprises. Le plus ancien système d'écriture connu a été mis au point par les Sumériens. Il reposait sur des idéogrammes, des symboles représentant des idées sous forme d'images. Avec le temps, des systèmes plus abstraits ont vu le jour, dans lesquels les symboles représentaient des sons. Ces systèmes se divisaient en deux grandes catégories : les syllabaires (où chaque signe correspond à une syllabe) et les alphabets (où chaque signe correspond à un son élémentaire de la parole). Il a toutefois existé des systèmes hybrides combinant ces deux approches, parfois agrémentés de quelques idéogrammes.



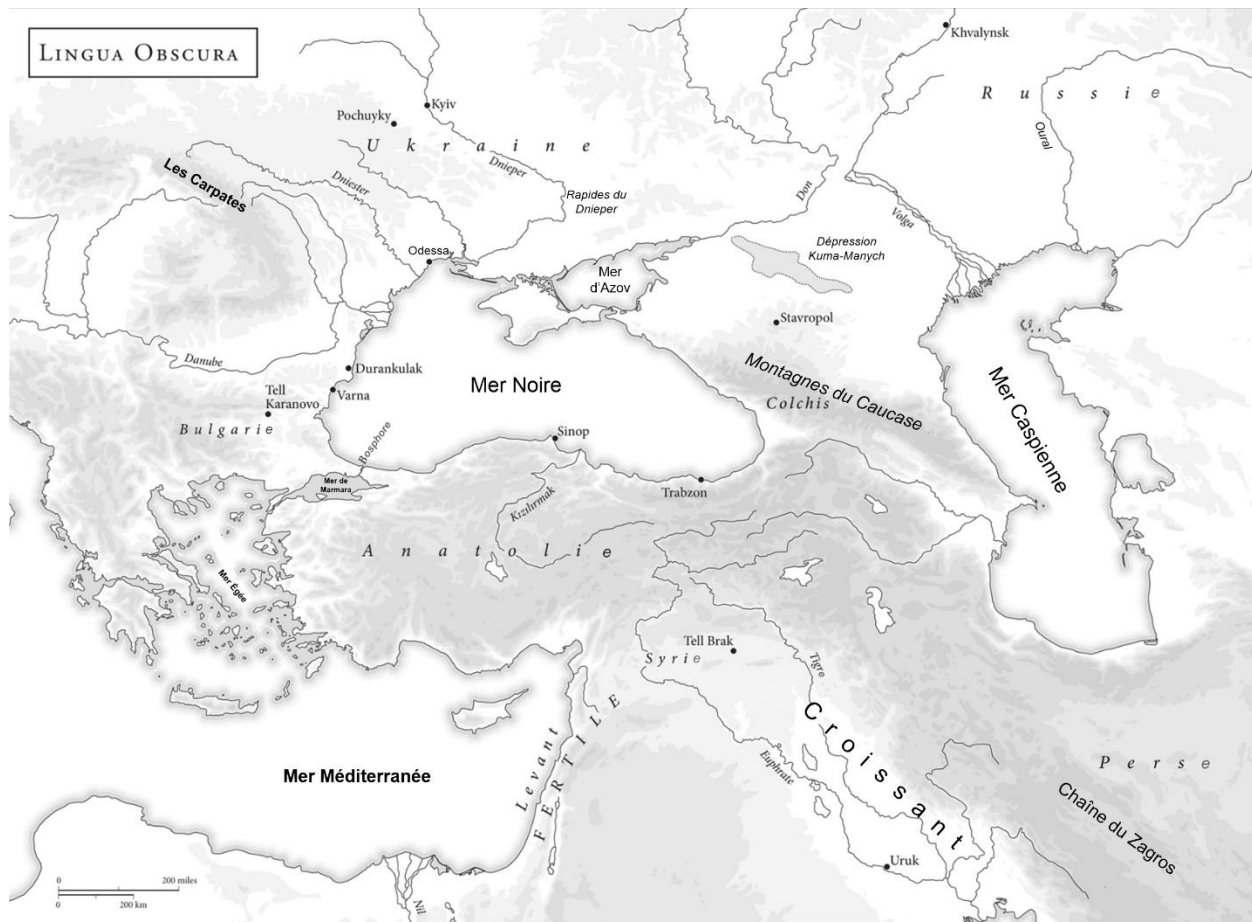
Fig. : Trace d'une écriture alphabétique, utilisant des signes consonantiques trouvée au Sinaï vers 1500 av. notre ère

À ce jour, tout porte à croire que l'alphabet n'a été inventé qu'une seule fois, en Égypte ou dans ses environs immédiats. Il a été largement repris et, à chaque fois, modifié. Ce qu'il est important de comprendre au sujet de l'écriture, c'est qu'un système graphique donné peut servir à transcrire différentes langues, tandis qu'une même langue peut être rendue au moyen de plusieurs systèmes d'écriture. Ainsi, des écritures anciennes non déchiffrées — comme celles de la Crète minoenne ou de la civilisation de la vallée de l'Indus — pourraient dissimuler des langues connues ou, au contraire, des langues encore inconnues. Tant qu'elles n'auront pas été déchiffrées, nous l'ignorons.



## 1. Genèse : Lingua Obscura

\* Cette carte contient les éléments topographiques auxquels fait référence le texte qui suit.



#### A. Histoire autour de la mer Noire (2 millions d'années jusqu'à 10000 ans av. n. è.)

Pendant deux millions d'années, la mer Noire n'était pas une mer, mais un lac, en fait, un étang d'eau douce ou saumâtre, isolé de la mer de Marmara et de la Méditerranée. Des réchauffements périodiques ont provoqué la montée du niveau de la Méditerranée, qui a alors débordé par le seuil rocheux du Bosphore, injectant ainsi une masse d'eau salée dans le lac et le reconnectant à l'océan. Le lac a été isolé pour la dernière fois au cours de la dernière période glaciaire, alors qu'une grande partie de l'eau de la planète était emprisonnée dans les glaciers. Les glaciers ont fondu, le niveau des océans s'est élevé, et le moment où le bouchon du Bosphore n'a plus pu retenir la Méditerranée s'est produit, selon une estimation, il y a entre neuf mille et dix mille ans. L'eau s'est déversée en rugissant par-dessus ce gigantesque barrage avec la force de deux cents chutes du Niagara, déclenchant un tsunami qui s'est engouffré dans les estuaires et les lagunes et a inondé une région de la taille de l'Irlande.

Les deux géoscientifiques américains qui ont proposé la théorie du déluge en 1997, William Ryan et Walter Pitman, ont émis l'hypothèse que les récits rapportés par des témoins oculaires traumatisés auraient pu être transmis oralement de génération en génération, jusqu'à inspirer finalement les mythes du déluge de la Bible et de l'Épopée de Gilgamesh. « Celui qui a vu les profondeurs » sont les premiers mots du poème de Gilgamesh, écrit il y a quatre mille ans en Mésopotamie, tandis que Noé a vu « toutes les sources du grand abîme se déchaîner ». Mais peut-être que l'impact le plus profond de ces événements sur l'humanité a été que la mer Noire, qui a toujours été une ressource précieuse en soi, est alors devenue un vecteur d'autres ressources, notamment les gènes, la technologie et la langue.

Les Grecs l'appelaient la « mer inhospitalière » (*Pontus Axeinus*), jusqu'à ce qu'ils colonisent ses rives fertiles au cours du premier millénaire avant notre ère et la rebaptisent « mer hospitalière » (*Pontus Euxinus*). Elle regorgeait de poissons que les dauphins, les phoques et les petits rorquals poursuivaient à travers la vallée du Bosphore, aujourd'hui détroit. Ce sont probablement des marins turcs qui, à la poursuite de ces poissons, ont été confrontés à ses rafales traîtresses et l'ont surnommée « la mer noire ».

Au nord de la mer s'étendait la steppe, connue sous le nom de « steppe pontique » en référence aux Grecs. À l'est se dressaient les sommets escarpés du Caucase, au sud les montagnes et les hauts plateaux de la péninsule turque, ou Anatolie, et à l'ouest les collines boisées des Balkans et la plaine alluviale du Danube. Chacune de ces régions constituait un monde à part entière, mais elles se rejoignaient à la mer Noire, et tout ce qui s'y échangeait pouvait être acheminé vers l'intérieur des terres par les grands fleuves qui s'y jettent : notamment le Don, le Dniepr, le Dniestr et le Danube.

Il y a dix mille ans, les Balkans étaient habités par des chasseurs-cueilleurs qui avaient survécu à la période glaciaire en Europe. Un autre groupe de chasseurs-cueilleurs s'était déplacé vers l'ouest depuis la mer Caspienne à mesure que le climat se réchauffait, s'installant autour des marais et des lagunes de la côte nord de la mer Noire ainsi que le long des rivières qui les alimentent. À cette époque, un tronçon de la rivière situé au sud de l'actuelle Kyiv se composait d'une série de chutes rocheuses et de lacs connus sous le nom de « rapides du Dniepr ». Les chasseurs-cueilleurs de l'Est s'installaient sur les berges, leurs lances pointées vers ces rapides remplis de poissons-chats.

#### B. La révolution agricole (6500 av. n. è.)

Au sud de la mer Noire, dans le Croissant fertile, la révolution agricole était en marche. Le terme « révolution » est en réalité quelque peu trompeur, car l'ensemble des pratiques que nous appelons « agriculture » s'est mis en place sur une longue période, dans différents endroits, par essais et erreurs. Les chasseurs-cueilleurs vivant à l'extrémité ouest du plateau iranien, dans les montagnes du Zagros, ont probablement été les premiers à domestiquer la chèvre (le deuxième animal à avoir été domestiqué après le chien, dont les origines lupines remontent à l'époque glaciaire). Ils cultivaient sans doute aussi du blé et de l'orge. À l'ouest d'eux, en Anatolie et au Levant – c'est-à-dire les territoires actuels du Liban, d'Israël et de la Jordanie –, d'autres chasseurs-cueilleurs ont commencé à parquer des moutons et à cultiver des pois chiches, des pois et des lentilles. Avec le temps, l'aurochs, un bœuf sauvage aux longues cornes recourbées, s'est joint au troupeau domestique. Les premiers agriculteurs ont dû avoir besoin de nouveaux mots pour décrire ces plantes et ces animaux, ainsi que les outils qu'ils ont inventés pour les exploiter. Ils se sont ainsi dotés d'un vocabulaire agricole.

L'agriculture est devenue une véritable révolution lorsque ses praticiens ont commencé à s'étendre au-delà du Croissant fertile. La génétique a démontré que ce sont les agriculteurs qui se sont déplacés, et ce, à très grande échelle. Mais il ne s'agissait en aucun cas d'un projet conscient de construction d'un empire; à chaque génération, ils avaient simplement besoin de plus de terres pour nourrir un nombre croissant de bouches. Il s'agissait d'une colonisation par sauts de mouton : une avant-garde voyageant à pied repérait un nouveau site prometteur situé jusqu'à plusieurs centaines de kilomètres plus loin, tandis que d'autres s'installaient progressivement sur les terres intermédiaires. Ils emportaient leurs langues avec eux.

Les agriculteurs d'Anatolie ont pénétré en Europe par deux voies. Un courant a traversé le Bosphore, atteignant l'est des Balkans vers **6500 av. n. è.**, puis a remonté le Danube vers l'intérieur des terres. En l'espace d'un millénaire, ils construisaient des villages dans le bassin des Carpates — cette dépression, centrée sur l'actuelle Hongrie, délimitée par les Carpates et les Alpes. Un deuxième courant a traversé la mer Égée en passant d'île en île et a longé la côte nord de la Méditerranée à bord de radeaux ou de bateaux (à rames, et non à voile), puis s'est dirigé vers le nord à partir de la Côte d'Azur. Les deux courants se sont rencontrés dans le bassin parisien, les basses terres situées face à l'Atlantique, où ils se sont mélangés avant de se disperser à nouveau. Vers **4500 av. n. è.**, les descendants des agriculteurs anatoliens étaient présents partout en Europe, aussi loin à l'ouest que l'Irlande et aussi loin à l'est que l'Ukraine. Ces déplacements se sont déroulés sur de très nombreuses générations, mais les distances parcourues restent extraordinaires quand on pense que, mis à part les traversées maritimes, ils se sont effectués à pied. Il n'y avait pas encore d'âne ni d'autre animal de bât docile, pas de cheval qui ne fût sauvage, pas de roue et donc pas de charrette. À mesure que les agriculteurs avançaient, les chasseurs-cueilleurs autochtones battaient en retraite. Ils étaient si peu nombreux, et leur empreinte sur le paysage si légère en comparaison, que les immigrants ont pu avoir l'impression d'empiéter sur un territoire vierge, du moins au début. Certains des chasseurs-cueilleurs déplacés se sont dirigés vers la mer Baltique; d'autres ont peut-être rejoint ceux qui embrochaient des poissons-chats sur le Dniepr (qui parlaient certainement une langue qui leur était étrangère). D'autres encore sont restés sur leurs terres ancestrales, mais ont cherché refuge dans les collines ou dans les parties les plus denses des forêts : des endroits qui ne se prêtaient pas à la culture, ce qui fait que les agriculteurs les ont contournés.

De temps à autre, dans une clairière, un agriculteur et un chasseur-cueilleur devaient se retrouver face à face. La rencontre devait être un choc pour les deux. Environ quarante mille ans s'étaient écoulés depuis que leurs ancêtres s'étaient séparés lors de l'exode d'Afrique, suffisamment de temps pour qu'ils aient non seulement des comportements et des accents différents, mais aussi une apparence différente. Les agriculteurs étaient de plus petite taille, avaient les cheveux et les yeux foncés et, probablement, la peau plus claire. Les chasseurs-cueilleurs présentaient cette combinaison désormais rare de cheveux et de peau foncés et d'yeux bleus. Ils n'avaient aucune langue en commun et avaient sans doute des conceptions différentes sur à peu près tout, de l'éducation des enfants à la mort en passant par la vie spirituelle des animaux. Parfois, les deux groupes échangeaient des connaissances et des objets. Parfois, ils se croisaient. Avec le temps, de nombreux chasseurs-cueilleurs se sont adaptés à la nouvelle économie, assurant ainsi la transmission d'une partie de leurs gènes, voire de certaines de leurs croyances et de leurs mots. Mais en général, ils ne pouvaient pas rivaliser. Leur mode de vie et leurs langues se dirigeaient à grands pas vers l'extinction.

#### C. Le début de l'élevage (4500 av. n. è.)

Depuis les montagnes du Zagros, les agriculteurs iraniens se sont étendus vers l'est à travers le plateau iranien, en direction de l'Afghanistan, du Pakistan et de l'Inde, et vers le nord en direction du Caucase. Bientôt, des établissements agricoles parsemèrent les contreforts du Caucase du Nord. Au nord de ces collines s'étendait la bande de terres humides appelée la dépression de Ku ma-Manych. » Cela a peut-être ralenti la révolution pendant un certain temps, mais elle ne tarda pas à pénétrer les plaines que nous appelons la steppe. Et comme il était impossible de cultiver la terre dans la steppe à cause des conditions trop sèches, les habitants de la steppe ont choisi le seul élément de l'ensemble agricole qui leur convenait : l'élevage. Cette idée a peut-être également filtré depuis l'ouest, en provenance des Carpates. Au début, les tribus des steppes ne possédaient que de petits troupeaux, destinés aux sacrifices rituels, et elles continuaient de vivre de la chasse et de la pêche. Avec le temps, les troupeaux devinrent également pour elles une source de nourriture et de textiles. Et à mesure que les troupeaux s'agrandissaient, ces peuples furent contraints de s'aventurer de temps à autre hors de leurs vallées à la recherche de nouveaux pâturages. Ils s'égarèrent dans la steppe ouverte, mais jamais très loin, et ils revenaient toujours.

Vers **4500 av. n. è.**, les barrières physiques et génétiques qui avaient divisé les populations eurasiennes pendant des dizaines de milliers d'années avaient commencé à s'effondrer, mais un nouveau fossé s'était creusé. Celui-ci était d'ordre culturel. Il séparait les éleveurs des agriculteurs, ceux dont la richesse était mobile de ceux dont la richesse était immobile. Ces deux modèles économiques ont donné naissance à deux mentalités différentes : l'une qui privilégiait l'autosuffisance et vivait pour le présent, l'autre qui valorisait la prise de décision collective et planifiait l'avenir. La Bible et le Coran racontent tous deux comment ce choc de visions du monde a conduit au premier meurtre, celui du berger Abel par son frère agriculteur Caïn, mais ce choc est bien plus ancien que les Écritures abrahamiques. » Dans la région de la mer Noire, tout a commencé il y a plus de six mille ans, lorsque agriculteurs et éleveurs se sont retrouvés côte à côte à deux frontières de la steppe : l'une en Europe de l'Est, l'autre dans le Caucase du Nord. Cette rencontre a marqué le début d'une période qui durera des millénaires où les deux groupes vivront dans une hostilité et une dépendance mutuelles. Chacun s'est développé et a atteint de nouveaux sommets de sophistication grâce à l'autre, mais tout malaise qui touchait l'un touchait également l'autre, et les changements climatiques venaient périodiquement brouiller les cartes. C'est dans ce contexte que les langues indo-européennes ont vu le jour.

D. Varna et ses environs sur le bord de la mer Noire : vers la période du cuivre

Sur le bord est de la mer Noire, dans la région de Varna et Durankulak, dans l'actuelle Bulgarie, s'est installé vers l'an **5500 av. n. è.** une culture provenant d'Anatolie, appelée Hamangia. À 40 kilomètres à l'est de Varna, à l'intérieur des terres, on a découvert un atelier de poterie où les peuples de la culture Hamangia avaient autrefois décoré des pots de volutes pointillistes d'un orange vif. Les Hamangia avaient été parmi les premiers agriculteurs à s'établir dans cette région. Ils avaient apporté avec eux des témoignages matériels de leurs racines anatoliennes, sous la forme de coquilles de *Spondylus* blanches ou rose-orange que leurs proches avaient ramassées sur les îles et le littoral de la mer Égée (le *Spondylus*, une coquille Saint-Jacques, ne se trouve pas en mer Noire, préférant les eaux plus chaudes et plus salées de la Méditerranée). Ils les transformaient en bracelets, en ceintures et en pendentifs, ou en perles qu'ils cousaient dans du tissu, avant de les échanger contre d'autres biens de prestige. Leurs réseaux d'échange s'étendaient vers le nord jusqu'au Danube et à son delta sur la mer Noire.

Les Hamangia étaient représentatifs des communautés agricoles européennes de l'époque. Ils vivaient dans de petits hameaux composés de maisons en clayonnage et en torchis aux toits de chaume, dont ils ornaient peut-être également les murs de volutes colorées, et ils élevaient des vaches, des chèvres, des moutons et des porcs. Ils possédaient une compréhension suffisante des processus chimiques et physiques pour être capables de produire des effets artistiques sophistiqués avec leurs céramiques. En régulant l'apport d'oxygène dans leurs fours, ils pouvaient obtenir, à volonté, une surface noire au lustre métallique ou d'un rouge ou d'un orange intense. Un potier de Hamangia, peut-être une femme puisque les potiers étaient souvent des femmes, a laissé derrière lui la première représentation connue de la pensée dans l'histoire de l'art. Haute de douze centimètres, réalisée en argile sombre et polie, la sculpture représente un homme assis sur un tabouret, les coudes posés sur les genoux et la tête entre les mains.



Maison en clayonnage et torchis



Sculpture Hamangia

Le climat de la Bulgarie de l'âge du cuivre était légèrement plus chaud et plus humide qu'aujourd'hui, mais un plan d'eau pouvait tout de même geler en hiver, surtout dans ces hautes terres. Alors les gens s'attachaient des os de vache à la moindre occasion; une flaque gelée suffisait pour patiner. La culture de Hamangia a perduré pendant mille ans. Vers la fin de son existence, ses adeptes ont tenté de placer du minerai de cuivre dans leurs fours à la place de l'argile façonnée. Ils n'ont peut-être pas été les premiers à extraire le cuivre de son minerai, par le procédé que nous appelons la fusion, mais ce sont probablement eux qui ont légué ce précieux savoir-faire aux habitants de Varna. Il existe en Bulgarie des sites, notamment celui de Durankulak sur la côte, où des couches de terre renfermant des artefacts de la culture Hamangia se trouvent sous des couches de terre contenant des artefacts de la culture de Varna. C'est ainsi que les archéologues savent que les splendeurs de cette dernière culture ont surgi des fondements plus modestes de la première. Un fil reliait les deux, une continuité d'idées et de traditions. Les habitants de Varna ont continué à chérir les précieuses coquilles de *Spondylus* de leurs lointains ancêtres.

Vers **4600 av. n. è.**, la population avait augmenté, et la production de cuivre s'était intensifiée en conséquence. Le minerai provenait d'une demi-douzaine de mines réparties dans les Balkans, sous forme d'azurite et de malachite. Ces minéraux étaient réduits en poudre et mélangés à du charbon de bois broyé avant d'être calcinés dans des fours alimentés par des soufflets. À huit cents degrés Celsius, le cuivre s'écoulait en perles scintillantes qui pouvaient être recueillies et moulées pour fabriquer des outils et des ornements.

Une aura de magie devait planer autour des premiers forgerons, qui ont su extraire cette merveille étincelante d'une roche bleu-vert. Mais au cœur même de l'industrie du cuivre en Bulgarie, ils ne constituaient qu'un élément d'une communauté de métier qui comprenait des métallurgistes, des fondeurs, des mineurs et des charbonniers — un niveau de spécialisation et d'organisation que l'Europe n'avait jamais connu auparavant. Rien qu'autour du lac de Varna, huit établissements abritaient cette communauté ainsi que ses industries de soutien et ses personnes à charge. Chacun comptait jusqu'à huit cents habitants, soit deux fois plus qu'un village typique de la culture de Hamangia, et ses habitants vivaient dans de grandes maisons en bois, souvent à deux étages, alignées le long des rues selon un plan préétabli. Au-delà des établissements, protégés par des clôtures en bois, s'étendaient des champs cultivés, des troupeaux en pâturage et les défunts.

Avec le temps, les forgerons ont ajouté l'or à leur répertoire. On l'extrait des rivières prenant leur source dans les montagnes des Balkans toutes proches, probablement à l'aide de tamis, puis on l'apportait à Varna sous forme de grains ou de pépites. Broyé et mis en suspension dans une émulsion, il était appliqué sur la céramique. Fondu pour en éliminer les impuretés, il était coulé pour fabriquer des bijoux, des sceptres ou d'autres symboles de pouvoir. C'est ainsi qu'à Varna, les fouilles archéologiques ont permis de

découvrir une communauté aisée d'artisans et de commerçants qui avait enterré ses défunts au milieu de somptueux objets funéraires. Outre des armes en cuivre finement taillées et des outils en silex et en bois de cerf, ils avaient enterré des milliers d'objets en or, notamment des diadèmes, des sceptres, des figurines en forme de taureau et des astragales (os de jarret de mouton utilisés comme dés dans l'Antiquité, bien que ceux-ci aient été coulés en or). Le cimetière de Varna n'a été utilisé que pendant quelques centaines d'années, de part et d'autre de l'an **4500 av. n. è.**, mais la quantité d'or qui y a été extraite dépassait de loin celle trouvée sur l'ensemble des autres sites du cinquième millénaire à travers le monde, y compris ceux de la Mésopotamie et de l'Égypte. Dans une tombe en particulier, on découvrit une quantité impressionnante d'or — notamment des bracelets, des bagues, un sceptre, un fourreau pénien et même un chapeau orné de paillettes d'or — indiquant que l'homme qui y était enterré avait été un chef ou un prêtre. Il avait environ cinquante ans au moment de sa mort. Une reconstitution de son visage, réalisée à partir de son crâne, a révélé un homme au front haut, à l'allure patricienne et au nez aquilin. Tout cela se passe à une époque où très peu d'êtres humains, où qu'ils se trouvent, avaient jamais vu un objet en métal. Varna a bouleversé la conception de la préhistoire mondiale. Cette découverte a imposé la distinction d'une nouvelle ère à partir de la fin du Néolithique : l'âge du cuivre. Ce fut une véritable sensation archéologique.

Outre l'or et le cuivre, il existait une troisième denrée d'une importance vitale pour Varna : le sel. Les communautés agricoles l'utilisaient principalement pour la conservation des aliments, et certains ont avancé que la demande en était si régulièrement élevée que c'était le sel, plutôt que les métaux, qui avait fait la richesse de Varna. En amont de la rivière Provadia, qui se jetait dans le lac de Varna, une source salée abondante a donné lieu à la création d'un village fortifié doté d'un sanctuaire et d'un cimetière. Ici, dans le cadre d'une exploitation à l'échelle industrielle, des bols en céramique étaient remplis de saumure et placés dans des fours géants afin d'accélérer l'évaporation de l'eau.

**Vers 4500 av. n. è.**, les sociétés de l'âge du cuivre du sud-est de l'Europe avaient atteint l'apogée de leur richesse et de leur influence. Leur maîtrise de la pyrotechnologie, pour laquelle elles avaient sans doute développé un vocabulaire spécifique, les avait placées dans une catégorie à part. Et ce qu'elles produisaient, d'autres le convoitaient. Des objets funéraires ressemblant à ceux de Varna et de Durankulak, notamment des bijoux en or reprenant certains des mêmes motifs, ont été mis au jour dans des cimetières de la même époque sur la côte géorgienne et à Trabzon, dans le nord-est de la Turquie. Plus étonnant encore, dans un monde où la roue n'existait pas encore, le « miracle des Balkans » s'était frayé un chemin jusqu'au cœur de la steppe. Du cuivre provenant de l'une des principales mines approvisionnant Varna ornait les corps des défunts à Khvalynsk, un important centre rituel situé à deux mille kilomètres au nord-est, sur les rives de la Volga. Les ornements en cuivre du cimetière de Khvalynsk étaient de fabrication plus rudimentaire que ceux de Varna, ce qui laisse supposer que le cuivre était fondu dans les Balkans, puis transporté sous forme de petites tiges ou de lingots jusqu'à sa destination. Là, il était réchauffé (à ce stade, des températures plus basses suffisaient), aplati en feuilles à l'aide de marteaux en pierre et en bois de cerf, puis transformé en ornements à l'aide de ciseaux – des incisives de castor montées sur des manches en os.

On ignore comment ces tiges ou ces lingots ont pu être transportés sur de si longues distances. Il n'y avait pas encore de charrettes, mais des messagers auraient pu transporter de petits colis par voie terrestre (le trajet de Varna à Khvalynsk aurait pu être parcouru à pied en environ un mois). Les plus gros auraient pu être chargés dans des pirogues. Bien qu'aucun vestige de pirogue n'ait été formellement identifié sur la côte ouest de la mer Noire pour cette période, des modèles miniatures de celles-ci ont été découverts, et les archéologues supposent qu'une sorte d'embarcation devait y être utilisée, pour le transport et la pêche, puisque des os de dauphins, de phoques et même de baleines ont été trouvés à Durankulak.

Un grand canot de six mètres de longueur aurait pu transporter jusqu'à quatre personnes et une cargaison équivalente au poids de deux hommes. Le cuivre aurait pu être acheminé de la mer Noire jusqu'à la Volga en empruntant les voies navigables de la dépression de Kuma-Manych, puis vers l'intérieur des terres jusqu'à Khvalynsk. Des bœufs, devenus entre-temps des bêtes de somme, auraient pu tirer les lourds canots à contre-courant lors du voyage de retour. Sur la mer Noire, au climat capricieux, le commerce maritime aurait toutefois été limité à une courte saison estivale, et même alors, un tel navire ne se serait pas aventuré au-delà des eaux côtières peu profondes.

Qui étaient ces messagers – et quelle langue parlaient-ils ? Qui étaient ces peuples mystérieux qui voyageaient si loin, au risque de subir des embuscades de la part de tribus hostiles, sans parler des animaux sauvages ? Les mammouths laineux et les rhinocéros avaient disparu avec les derniers vestiges de l'époque glaciaire, mais il leur fallait encore composer avec les ours, les lynx, les sangliers, les aurochs et les lions. Des dents de lion, percées pour pouvoir être portées en pendentifs, ont été retrouvées dans des sépultures de cette période autour de la mer Noire.

#### E. Les révélations des cimetières

Les chasseurs-pêcheurs des **rapides du Dniepr** enterraient leurs morts dans des fosses communes, avec pour seules parures quelques dents de cerf ou de poisson. Une fois que l'élevage s'est implanté dans la **steppe**, les sépultures sont restées collectives, mais certains individus ont commencé à se démarquer dans les fosses communes grâce à leurs parures remarquables, notamment des coiffes et des plastrons faits de défenses de sanglier aplaties, ainsi que des ceintures en nacre. Des perles de cuivre provenant des Balkans ont fait leur apparition, symbolisant le statut social. Plus tard, les cimetières de la steppe ont rétréci et les morts ont commencé à être enterrés individuellement, parfois sous de petits monticules de terre appelés « kourganes ».

**Vers 4400 av. n. è.**, des kourganes similaires étaient apparus dans la vallée du **Bas-Danube**, tout près des établissements de travail du cuivre les plus au nord. Ils contenaient une grande quantité de cuivre, mais aussi de curieux objets en pierre polie sculptés en forme de têtes de cheval. On n'y a pas trouvé seulement des hommes se déplaçant autour de la mer Noire à cette époque. L'ADN mitochondrial, du type de celui qui se transmet de la mère à l'enfant, provenant de populations des Balkans a été découvert dans des sépultures à Khvalynsk. Et certains indices suggèrent que des femmes et des enfants se déplaçaient également dans la direction opposée.

L'un des cas les plus intrigants est celui d'une fillette de cinq ans qui a été enterrée avec de somptueux objets funéraires dans le cimetière de **Varna** même. Malgré le doute persistant quant à son ascendance, elle reste l'objet d'intenses spéculations en raison de son régime alimentaire inhabituel. Dans les sociétés agricoles des Balkans, la viande représentait généralement une part moins importante du régime alimentaire que dans la steppe, et les femmes en consommaient moins que les hommes. Or, plus de la moitié du régime alimentaire de la fillette était constitué de viande, une proportion supérieure à celle observée chez la plupart des hommes de son entourage. Aurait-elle pu être l'enfant d'immigrants de haut rang, la fille d'un chef originaire de la steppe?

Les individus enterrés sous les kourganes au **nord du Danube** semblent avoir présenté une grande diversité génétique. Certains avaient des ancêtres issus de la steppe, d'autres avaient des ancêtres agriculteurs ou chasseurs-cueilleurs locaux, tandis que d'autres encore présentaient un mélange des trois. Une façon d'interpréter cette diversité consiste à supposer que les premiers émissaires de la steppe ont trouvé des intermédiaires locaux dans le commerce du cuivre, ou des épouses locales avec lesquelles ils ont eu des enfants qui, une fois adultes, ont endossé ce rôle. Ce métal très convoité a peut-être transité par une chaîne d'intermédiaires, dont chacun n'a parcouru qu'une distance relativement courte pour le transporter. Ce qui a été donné en échange n'a pas survécu, mais il s'agissait peut-être de denrées périssables. Parmi les produits proposés, on trouve des peaux d'animaux, des viandes salées et des plantes de la steppe aux propriétés médicinales ou hallucinogènes.

#### F. La langue des échanges : la *lingua franca*

Dans quelle langue les messagers et leurs fournisseurs négociaient-ils ? Les langues parlées autour de la mer Noire à la fin de la dernière période glaciaire échappent malheureusement aux reconstructions des linguistes. Nous pouvons néanmoins être presque certains qu'avant de se lancer dans leurs activités d'échanges à longue distance, les dandys des steppes avec leurs ceintures en nacre et le défunt doré de la tombe de Varna n'avaient aucune langue en commun. Il est également clair que les clients des steppes devaient manquer d'un vocabulaire relatif à la métallurgie et à la fusion, du moins au début, puisqu'ils ne disposaient pas non plus de la technologie nécessaire.

Dans toute l'histoire documentée, on aurait bien du mal à trouver un seul exemple d'êtres humains échangeant des marchandises de grande valeur sans disposer d'un moyen de communication efficace. Habituellement, dans les situations où les parties n'ont pas au départ de langue commune, elles ont développé une *lingua franca*, c'est-à-dire une langue commune du commerce. La « *lingua franca* » éponyme, supposée être la « langue des Francs », était parlée dans les ports méditerranéens du Moyen Âge jusqu'au 19<sup>e</sup> siècle. Elle s'était développée à partir du latin, mais pas du latin classique de Tite-Live ou de Tacite, plutôt de la « forme vulgaire » parlée par les gens ordinaires, pour la plupart analphabètes : les soldats, les marins, les colons et les esclaves qui fréquentaient ces ports. Elle était sans cesse dénigrée par l'élite urbaine, précisément parce qu'elle était la langue des contrées lointaines, des souks, des maisons closes et des combats de coqs. C'était un caméléon, prenant les couleurs de l'italien, du catalan, de l'occitan ou de n'importe quelle autre langue romane émergente, selon l'endroit où elle était parlée et par qui. Dans les centaines de colonies romaines d'Afrique du Nord, elle a été fortement influencée par l'arabe (« sucre », « artichaut » et « zéro » sont trois des nombreux mots arabes qui sont entrés par le biais de la *lingua franca*).

Il est probable qu'une *lingua franca* ait également été utilisée dans la région de la mer Noire. Nous ne pouvons que spéculer sur sa sonorité, mais certains chercheurs ont avancé l'hypothèse selon laquelle un ancêtre de toutes les langues indo-européennes aurait été cette *lingua franca* — et que cet ancêtre se serait imposé très tôt comme langue du commerce, pour finir par être adopté par bon nombre des populations impliquées dans ce commerce. Il n'y pas d'unanimité chez les linguistes. Néanmoins, on s'accorde pour dire qu'une langue ancestrale indo-européenne était probablement la langue maternelle de l'un des partenaires de ce réseau commercial de l'âge du cuivre — la langue des messagers de Trabzon ou de Colchis, sur la côte géorgienne, peut-être, ou de ceux qui venaient des steppes en passant par la Volga et le Don. Ils pensent cela principalement parce que, pour avoir produit le degré de divergence qu'ils observent entre toutes les branches connues de la famille indo-européenne, l'ancêtre commun devait déjà être parlé à cette époque. Et comme nous savons que le réseau de la mer Noire a fonctionné pendant des centaines d'années, que des femmes s'y déplaçaient et que des enfants naissaient de parents de origines différentes, il y aurait eu suffisamment de temps pour que des générations grandissent en parlant plus d'une des langues impliquées dans le commerce du cuivre, en plus de la *lingua franca*. Ces personnes bi- ou plurilingues, qui, en tant que médiateurs naturels, auraient pu devenir riches et puissantes à part entière, auraient également servi de relais pour l'influence d'une langue sur une autre. Par leur intermédiaire, la langue ancestrale indo-européenne aurait pu absorber des mots, des sons, des significations et des constructions grammaticales provenant des autres langues du réseau (tout en leur transmettant les siennes). Si tel est le cas, alors les langues indo-européennes que nous parlons aujourd'hui renferment des échos du littoral pontique tel qu'il parvenait aux oreilles des commerçants il y a plus de six mille ans.

#### G. La fin d'une civilisation

Vers **4400 av. n. è.**, des signes de tension ont commencé à apparaître au sein des sociétés agricoles du sud-est de l'Europe. Un site appelé Tell Karanovo, situé à deux cent cinquante kilomètres au sud-ouest de Varna, a été abandonné. Depuis l'arrivée des premiers agriculteurs qui se sont installés dans les Balkans plus de deux mille ans auparavant, les gens avaient construit et reconstruit sur ce site presque sans interruption, jusqu'à ce qu'ils disparaissent finalement, à la fin de l'âge du cuivre.

Des centaines de colonies ont suivi Karanovo dans l'oubli, dont beaucoup auraient apparemment été incendiées par leurs habitants avant leur départ. En l'espace de deux siècles, Varna avait cessé de produire ses merveilles étincelantes et son cimetière était tombé en désuétude. L'Europe ne retrouvera pas ses sommets sociaux et techniques avant plus de mille ans. Les coquilles de *Spondylus* que les agriculteurs avaient chéries lorsqu'ils vivaient encore au Proche-Orient, et qu'ils échangeaient depuis lors comme des talismans, étaient désormais les symboles opaques d'un monde disparu. À peu près à la même époque, le cuivre des Balkans a plus ou moins disparu des tombes de la steppe, et ses transporteurs ont disparu des Balkans. Il est possible que les tribus

des steppes soient devenues dépendantes de ce métal, que sa distribution sous forme de récompenses et de tributs soit devenue un moyen essentiel de maintenir la paix entre elles, et que, lorsque ce flux s'est tari, la paix se soit effondrée. Quoi qu'il en soit, il n'y eut plus de sacrifices à Khvalynsk, ni de festins. Les chamans se turent. L'équilibre des pouvoirs évoluait dans la région de la mer Noire, et le paysage linguistique avec lui. La langue ancestrale indo-européenne a évolué et s'est fragmentée à mesure que la situation de ses locuteurs changeait. Et alors qu'elle s'éteignait, ses « filles » ont fait leur apparition.

Le village de Pochuyky est situé au sud-ouest de l'actuelle Kyiv, en Ukraine, là où la steppe cède la place à la forêt-steppe. Il compte parmi les plus anciens lieux d'habitation permanents d'Ukraine, cette localité se trouvant dans un couloir par lequel les agriculteurs de l'ouest et les éleveurs de l'est ont alterné avancées et retraites pendant des milliers d'années. Ce qu'on appelle « la steppe forestière » désigne la bande de terre boisée mais clairsemée qui sépare les forêts du nord et de l'ouest de l'Eurasie de la steppe dépourvue d'arbres, et qui traverse l'Ukraine moderne. À l'époque où Varna était en plein essor, cette frontière écologique coïncidait avec une frontière culturelle : celle qui séparait les agriculteurs des éleveurs. Ce clivage culturel était à son tour renforcé par des différences anatomiques : les agriculteurs, de constitution gracile, et les éleveurs, plus grands et plus robustes, pouvaient encore se distinguer à cinquante pas l'un de l'autre, et on peut être raisonnablement certain que des langues différentes étaient parlées de part et d'autre de cette frontière. Vers **4200 av. n. è.**, le climat a cependant commencé à changer, et la frontière écologique s'est mise à glisser.

Le climat est devenu plus frais et plus sec autour de la mer Noire. La steppe herbeuse a empiété sur la forêt, élargissant les possibilités de pâturage pour les éleveurs et facilitant leurs déplacements, car les rivières restaient franchissables à gué plus longtemps. La vie est devenue plus difficile pour les agriculteurs, car sans pluie, leurs récoltes étaient perdues. Deux ou trois années consécutives peuvent être synonymes de privations, et ces communautés connaissaient désormais des périodes prolongées de sécheresse. Il semble probable que, pour aggraver leurs malheurs, leurs sources salines se soient asséchées. Le contrôle de cette industrie lucrative est passé aux mains des populations vivant autour des estuaires et des lagunes plus au nord. Dans le delta du Dniestr, au sud de l'actuelle Odessa, le sel sèche tout simplement sur les plaines; il suffit de le ramasser.

Les gens ont commencé à quitter Varna et les autres établissements des Balkans pour se diriger vers le nord, à la recherche du sel. Dans les terres situées au-delà du Danube, ils auraient rencontré des tribus menant un mode de vie plus nomade. Pour nourrir leurs familles, certains agriculteurs se sont peut-être convertis à ce mode de vie, c'est ce qu'indique le fait qu'aucun établissement n'a été construit pendant cinq cents ans après l'effondrement des communautés agricoles. Mais ils auraient été novices en la matière : ils ne savaient pas comment gérer de grands troupeaux, ni où se trouvaient les meilleurs pâturages, ni à quel moment ces pâturages étaient les plus succulents. Ils auraient dû se rapprocher de leur ennemi ancestral pour survivre. Ils ont peut-être commencé à parler une langue des steppes, ce qui n'était pas un problème pour ceux qui étaient déjà bilingues. Mais le rapport de force s'était inversé : désormais, c'étaient eux les plus faibles, ceux qui devaient demander.

Sur certains sites balkaniques de l'âge du cuivre, bien que pas à Karanovo ni à Varna, on trouve des traces d'une violence extrême juste avant leur abandon : des massacres qui n'ont épargné ni homme, ni femme, ni enfant. Cette violence ne se limitait pas aux Balkans. Les données archéologiques attestent de tensions croissantes dans toute l'Europe néolithique à cette époque — se manifestant, par exemple, par des fortifications de plus en plus robustes autour des établissements — et celles-ci n'ont fait que s'intensifier au cours des siècles suivants. Savoir cela change la nature des conflits dans les Balkans. Il aurait pu s'agir d'affrontements entre agriculteurs, le changement climatique ayant exacerbé les tensions sociales au sein de leurs communautés et entre celles-ci, menant à la désignation de boucs émissaires et à des querelles. Une autre hypothèse est que les émissaires des steppes auraient pu porter le coup de grâce. Ces chefs nomades, armés de leurs masses à tête de cheval, auraient pu y voir une occasion de s'emparer des moyens de production. Il n'en aurait pas fallu beaucoup. S'ils avaient harcelé les agriculteurs dans leurs champs jusqu'à ce que ces derniers n'osent plus quitter leurs palissades, la faim les aurait finalement contraints à fuir. Ceux qui auraient pris leur place auraient parlé des langues différentes.

#### H. Mégasites, mélange des populations et début des villes

C'est alors qu'un phénomène étrange s'est produit. Des populations qui habitaient auparavant de petits villages dans les forêts de la **Roumanie** et de l'**ouest de l'Ukraine** ont commencé à franchir la frontière entre la forêt et la steppe, pour s'installer dans la région alors peu peuplée située entre les villes actuelles de **Kyiv et d'Odessa**. Migrant vers l'est jusqu'à la rive droite, ou occidentale, du Dniepr, ils ont construit des établissements pouvant atteindre vingt fois la taille de leurs anciens villages. Ces étonnants mégasites, dont certains auraient pu abriter jusqu'à dix mille personnes, intriguent les archéologues depuis plus d'un siècle. Certains affirment qu'il s'agissait simplement de villages agricoles qui se sont agrandis au fur et à mesure que la population augmentait; d'autres pensent qu'il s'agissait de camps de réfugiés construits pour accueillir les agriculteurs fuyant la calamité plus au sud. D'autres encore les considèrent comme une expérience sociale radicale, des proto-villes construites selon des principes égalitaires.

Quoi qu'il en soit, en l'espace de quelques siècles, ces communautés se sont montrées très réceptives à l'influence des steppes. La poterie des agriculteurs était bien plus raffinée que celle des éleveurs, mais ceux-ci ont alors commencé à importer des pots de qualité inférieure de leurs voisins des plaines. Les archéologues ont eu du mal à expliquer pourquoi, mais il est possible qu'ils échangeaient, non pas de la poterie, mais des potiers. Vers **4000 av. n. è.**, l'ADN ancien révèle que des femmes des steppes s'installaient dans des villages d'agriculteurs, que des agricultrices s'installaient dans des villages des steppes, et que ces événements n'étaient plus rares ni sporadiques. Il est impossible de savoir si ces femmes se sont déplacées de leur plein gré ou non, mais qu'elles aient été des épouses ou des captives, elles auraient dû apprendre une nouvelle langue — la langue dominante de leur nouveau lieu de vie — tout en parlant probablement à leurs enfants dans leur langue maternelle. Elles ont peut-être également transmis d'autres compétences, notamment des connaissances liées à la production alimentaire. Lorsque le climat s'est réchauffé à nouveau, vers **3800 av. n. è.**, les éleveurs des steppes de la zone de contact s'essayaient à la culture des céréales. Ce qui

avait été une démarcation culturelle et linguistique nette devenait un continuum. Et la frontière s'estompait également plus à l'est, grâce à des développements spectaculaires bien plus au sud.

Quelques siècles après l'apparition des premiers mégasites en Ukraine, des villages mésopotamiens portant les noms **d'Uruk** (sur l'Euphrate) et de **Tell Brak** (Syrie) ont également commencé à prendre de l'ampleur. Ceux-ci allaient devenir les premières villes que les préhistoriens reconnaîtraient comme telles, car elles étaient organisées de manière très similaire à nos villes modernes — bien qu'il s'agisse de versions extrêmes de celles-ci. Elles étaient d'une hiérarchie vertigineuse, avec à leur sommet des souverains quasi divins, parés des attributs du pouvoir, et au bas de l'échelle, peu enviable, des esclaves. À mesure que ces villes du sud grandissaient, leur appétit pour les matières premières s'accroissait également. Les rois d'Uruk mirent en place un réseau de colonies commerciales, un vaste filet mercantile destiné à aspirer ces matières premières, dont l'extrémité nord était marquée par le Caucase, si riche en bois, en pâturages et en minerais métalliques. (Tout comme dans les Balkans, les gens utilisaient des toisons pour chercher de l'or dans ces ruisseaux de montagne. C'est en Géorgie, dans l'ancien royaume de Colchis, que le héros mythologique grec Jason trouva la toison d'or.)

#### I. Expansion de l'urbanisation et avancées technologiques

Vers **3700 av. n. è.**, une autre expérience d'urbanisation se fit sentir là où le Caucase rencontre la steppe, dans la **région de la mer d'Azov**. Des agriculteurs d'ascendance iranienne habitaient ces contreforts depuis des centaines d'années, faisant du commerce et se mélangeant avec les habitants de la steppe au nord. C'est là qu'on découvrit un kourgane (ou talus) avec des tombes d'une échelle véritablement monumentale. Il était presque aussi haut qu'une maison de quatre étages et avait un diamètre équivalent à la longueur d'un terrain de soccer. Sous celui-ci reposaient un homme, deux femmes qui avaient été sacrifiées pour l'accompagner dans l'au-delà, ainsi qu'un magnifique trésor. Outre des figurines représentant un lion et un taureau — symboles de pouvoir mésopotamiens —, le défunt emportait avec lui des quantités d'or, d'argent, de turquoise, de lapis-lazuli et de cornaline, des produits de luxe exotiques provenant de contrées lointaines. Sous un autre kourgane, un homme avait été enveloppé dans un manteau descendant jusqu'aux chevilles, confectionné à partir des peaux de deux douzaines de *sousliks*, ou écureuils terrestres. Ces petits princes ou oligarques vêtus de fourrure étaient les bénéficiaires de cette ruée vers l'or préhistorique. Ils emportaient même dans leur tombe les chaudrons et les crochets à viande qui leur avaient servi lors des banquets, ainsi que les pailles en or à travers lesquelles ils avaient bu la bière cérémonielle. Les nouvelles technologies qu'ils exhibaient aux confins de la steppe attiraient l'attention. Parmi celles-ci figuraient les **premiers bronzes**, des alliages de cuivre et d'arsenic dont la résistance et la souplesse supérieures se traduisaient par des armes de qualité supérieure, et peut-être même le chariot.

Entre **4000 et 3500 av. n. è.**, le premier véhicule à roues fit son apparition dans la steppe, tiré par des bœufs. Le fait que des traces de cette technologie apparaissent simultanément à l'est, à l'ouest et au sud de la mer Noire témoigne de son caractère révolutionnaire; les archéologues ne peuvent d'ailleurs pas déterminer avec exactitude où elle a été inventée. Les éleveurs de la steppe, désormais des intermédiaires chevronnés au sein d'un réseau commercial international, ont immédiatement compris ce que cela pouvait leur apporter. Les messagers pouvaient transporter des charges plus lourdes : du sel de l'estuaire vers les mégasites, du minerai de la mine vers la steppe forestière (où poussait le bois nécessaire pour alimenter les fours de fusion). Les premiers chariots n'avaient pas d'essieu avant orientable, ce qui signifie qu'ils ne pouvaient avancer qu'en ligne droite. Mais les routes ne tardèrent pas à voir le jour; les archéologues ont retracé un réseau de routes reliant les points de traversée des rivières. Et les transporteurs, eux aussi, opéraient peut-être selon un système de relais qui faisait vibrer les os.

Il est certain que les marchandises étaient échangées en plus grandes quantités à partir de cette époque, et qu'elles parcouraient également de plus longues distances. Des poignards en bronze de style caucasien ont trouvé leur chemin, tout comme l'ambre de la Baltique et le corail de la mer Égée, jusqu'aux établissements situés à l'embouchure du Dniestr. De la poterie fine portant le cachet des mégasites ukrainiens a commencé à circuler en grande quantité à travers la steppe pontique, tout comme l'argent. Des sceaux cylindriques mésopotamiens, utilisés pour signer ou sceller des documents, ont été découverts sur des sites de la côte nord-est de cette mer; ils auraient pu être acheminés par bateau depuis Trabzon.

À cette époque, les intermédiaires avaient peut-être déjà accès à des chaloupes à rames, mais sur la terre ferme, c'était le conducteur de charrette qui régnait en maître. À l'est de Stavropol, dans le Caucase du Nord, un homme a été enterré en position assise dans l'une d'elles (son squelette présentait plusieurs fractures consolidées, sans doute des lésions professionnelles). Parallèlement aux marchandises circulaient les savoirs et les croyances. Les tumulus funéraires monumentaux des oligarques du Caucase ont rapidement été imités, non seulement dans la steppe voisine, mais aussi dans la vallée du Dniestr, bien plus à l'ouest. Dans certains villages situés le long de ce fleuve, les kourganes jouxtaient les cimetières plats privilégiés par les agriculteurs plus égalitaires. Les langues se sont certainement propagées et mélangées elles aussi. Il est possible que les conducteurs de charrettes aient parlé un dialecte indo-européen, une variante de l'ancêtre commun, qu'ils transportaient d'un bout à l'autre de la steppe.

#### J. Disparition des mégasites et apparition d'une nouvelle culture : les Yamnaya

Vers **3500 av. n. è.**, les mégasites furent à leur tour abandonnés. Comme leurs occupants n'ont laissé aucune trace d'eux-mêmes, pas un seul os ni une seule dent (ils ont peut-être incinéré leurs morts, ou les ont laissés à la merci des oiseaux), la disparition de ces sites est aussi mystérieuse que leur apparition. Certains soupçonnent qu'ils ont été les victimes de la prochaine itération de la « danse de la mort », rendus inhabitables par la menace incessante de raids en provenance de la steppe. D'autres pensent qu'après sept cents ans, l'expérience de la vie urbaine décentralisée a été mise de côté, peut-être pour des raisons de politique interne. Les survivants se sont dispersés, se rapprochant des établissements de la steppe ou se repliant derrière la frontière entre la forêt et la steppe.

S'ensuivit une période de frontières brisées, de fluidité et de fusion à travers la steppe occidentale. Et de ce tourbillon de gènes et d'idées surgit une nouvelle culture révolutionnaire. Les établissements permanents disparurent. Les cimetières de kourganes

s'étendaient en longues rangées à travers les prairies de l'intérieur. Ceux qui les construisirent furent les premiers éleveurs à se détacher des vallées fluviales et à adopter un mode de vie entièrement nomade : les Yamnaya. Ils se sont rapidement étendus, balayant sur leur passage la trame complexe des cultures qui les avaient précédés et donné naissance à eux-mêmes, jusqu'à ce qu'ils se heurtent à nouveau à leur vieil ennemi : les agriculteurs de leurs villages sédentaires. À l'ouest, ils ont franchi la frontière qui passait autrefois par Pochuyky. À l'est, ils ont traversé la Volga. Puis ils ont continué leur chemin, emportant avec eux la mère de toutes les langues indo-européennes vivantes.

2. Le Printemps sacré : le Proto-Indo-Européen

3. Le Premier parmi les égaux : l'Anatolien  
P

4. Au-delà de la chaîne de montagnes : le Tokharien

5. L'aube de l'aventure : le Celte, le Germanique et l'Italique

6. Le cheval errant : l'Indo-Iranien

7. L'idylle nordique : le Baltique et le Slave

8. Ils venaient de Wilusa, une région escarpée : l'Albanais, l'Arménien et le Grec

Conclusion : Schibboleth